Bulletin météorologique.

Washington, 5 février — Indications pour la Louisiane et le Mississipi. — Temps beau ; vent d'est devenant sud-est.

Mort de l'honorable Joseph P. Smith.

Presse Associée

Miami, Floride, 5 février — L'honorable Joseph P. Smith, directeur du Bureau des républiques américaines, est mort ce matin à quatre heures 40, à Miami, après une longue maladie.

M. Smith était arrivé au commencement de la saison pour rétablir sa santé sur les bords de la baie de Biscaye. Pendant un temps son état de santé s'était amélioré au point que ses amis n'avaient plus d'inquiétudes, mais il eut une rechute grave et le docteur Mosgrove, de l'Ohio, son ami, vint pour le soigner. Et presque jusqu'au dernier moment on put espérer que le malade se rétablirait.

Le corps sera envoyé demain à Urbana, Ohio. M. Smith laisse une veuve et sept enfants. Il avait épousé Mlle Hutches à Galveston, Texas, en 1884.

Déclaration du président de la "Chemical National Bank".

Presse Associée.

New York, 5 février—Questionné aujourd'hui, George Williams, président de la Chemical National Bank de New York, a dit qu'il n'y avait aucun développement nouveau dans l'affaire Quinlan-Silver-Grable et a ajouté:

Nous avons été d'une franchise parfaite en mettant le public dans la confidence et en lui exposant nos pertes causées par les prêts de M. Quinlan. Il n'est que juste que le public regarde l'autre côté de nos affaires et sache que nos profits ont été de $1,100,000 l'année dernière, que nous pouvons réparer promptement ces pertes et constituer encore un bon placement pour les fortunés actionnaires. M. Williams a ajouté que c'était la dernière communication qu'il faisait à la presse.

Francs de droits.

Presse Associée.

Washington, 2 février—Le département du trésor admettra francs de droits les rennes importés de Norvège pour l'expédition du gouvernement, comme en transit de la Norvège à la Klondyke, Colombie britannique.

Les autorités du département de l'agriculture les recevront au port d'importation après une simple inspection, sans quarantaine préalable, à condition qu'ils soient reconnus en bonne santé.

Dans les lois existantes il n'y a aucune clause relative aux importations faites pour le compte du gouvernement.

Six pompiers tués à Boston.

Presse Associée.

Boston, Massachusetts, 5 février — Six pompiers, y compris un chef de district, un capitaine et un lieutenant, ont été tués ce matin dans un incendie qui a détruit l'intérieur d'une bâtisse à cinq étages de la rue Merrimac, à Boston, bâtisse occupée par G. W. Bent et Cie, fabricants de meubles, de literie, etc.

Les morts sont le chef de district John F. Egan, le capitaine James Victory, le lieutenant George J. Gotwald, les pompiers Patrick H. Disken, John Mulhern et H. J. Walsh.

Quatre autres pompiers ont été ensevelis sous les débris et blessés plus ou moins grièvement. Ces blessés sont le capitaine Joseph M. Garrity, les pompiers Thomas E. Conway, T. J. Doherty et Edward Shea.

Le lieutenant John J. McCarty, de la compagnie Protective I, a été légèrement blessé par des briques.

Nécessité de nouveaux postes militaires dans l'Alaska.

Presse Associée.

Washington, 5 février—Le département de la guerre appelle de nouveau l'attention du Congrès sur la nécessité d'un plus grand nombre de postes militaires dans l'Alaska. A ce sujet il envoie la note suivante:

Des informations reçues au département de la guerre démontrent la nécessité d'une législation pour assurer efficacement le contrôle de l'élément perturbateur parmi la nombreuse population qui se trouve actuellement dans l'Alaska et ceux qui vont s'y rendre, et pour empêcher les individus non-pourvus de provisions suffisantes d'entrer sur le territoire, où ils succomberaient pendant les rudes hivers à moins d'être secourus par le gouvernement.

Des recommandations urgentes sont faites pour l'établissement de postes militaires additionnels, dans le même sens que les recommandations faites dans le message du président et le rapport du secrétaire de la guerre.

Francis C. Grable.

Presse Associée

St-Louis, Missouri, 5 février—Francis C. Grable, le financier dont on parle tant, est toujours à St-Louis, à l'hôtel des Planteurs. Ses allées et venues sont toujours mystérieuses, et sa réserve au sujet de ses relations avec la Chemical National Bank de New York est toujours aussi grande. Il s'est installé aujourd'hui dans un appartement situé à trois étages au-dessus de celui qu'il occupait. Il a refusé de dire s'il avait l'intention de rester à St-Louis durant un temps indéterminé ou s'il se disposait à partir pour New York, comme il le donnait à entendre dans sa lettre à W. H. Kurtz.

Le centenaire de l'achat de la Louisiane.

Presse Associée.

Washington, 5 février—Le représentant Barthold, du Missouri, a présenté aujourd'hui à la chambre un projet de loi tendant à une exposition internationale à St. Louis en 1903, le centenaire de l'achat de la Louisiane, qui sera nommée Exposition internationale de la vallée du Mississippi.

Le projet assure l'appui du gouvernement et comprend la construction d'un édifice gouvernemental au prix de $75,000 et une exposition du gouvernement sous la direction d'une commission nommée par le président.

Réserve est faite que le gouvernement ne sera responsable d'aucune dépense en dehors de son exposition spéciale.

Le service des postes dans l'Alaska.

Presse Associée

Washington, 5 février—Le département des postes a accordé à la Klondyke, Yukon et Copper River Company le contrat pour le transport de la malle pendant quatre ans de Seattle, Etat de Washington, à Dyea, Alaska, y compris Juneau, Sitka, Skaguay et d'autres points intermédiaires. Il y aura cinq voyages aller et retour chaque mois pendant l'année entière. Le gouvernement paiera annuellement une somme de $15,250.

Déraillement.

Presse Associée.

St-Louis, Missouri, 5 février—Une vache a fait dérailler aujourd'hui à Hematite, à 36 milles au sud de St-Louis, sur la ligne du St-Louis Iron Mountain et Southern, le train spécial du Texas.

Le mécanicien Francis et le chauffeur Childs ont été tués. Deux voyageurs inconnus ont été légèrement blessés.

Répétitions d'Etoiles.

SARAH BERNHARDT

—Comment apprenez-vous vos rôles?

Les limpides prunelles, recluses à l'ombre des paupières, regardent tout au fond de la pensée, puis les yeux s'ouvrent, s'éclairent, se posent, et la voix exprime:

—Comment j'apprends mes rôles?.... Je ne les apprends pas.

C'est vrai. Sarah Bernhardt n'apprend pas ses rôles: elle les regarde. Dès la lecture le personnage s'évoque devant elle, vivant de toute sa vie et de toute la vie des êtres et des choses qui l'entourent. Instinctivement, avec un rare et clairvoyant instinct, avec un instinct raisonné, si l'on peut dire, elle affirme tout de suite: «Je ferai cela ici, je ferai telle chose là.» Et quand on s'étonne, quand, sous les politesses obligatoires, on semble douter que ces décisions soient définitives, elle répète, les yeux aux yeux, la voix brusquement métallisée: «Je le ferai».

Et elle le fait.

Après deux ou trois lectures, elle fait son rôle, sans préoccupation des mots, qui viennent se placer d'eux-mêmes dans les situations, car sa mémoire est prodigieuse. Mais pour tenir du prodige, cette faculté ne témoigne guère de constance. L'esprit de la grande artiste n'est pas une pierre dans laquelle se gravent les images, c'est une glace qui en reflète tous les gestes fugaces.

Chaque fois qu'elle reprend un ouvrage, l'eût-elle joué partout et de tous temps, elle le répète ou le repasse. Pour la «Dame aux camélias», il lui suffit de revoir son rôle avec soin et de relire la pièce, mais c'est une exception, attendu que, même pour «Phèdre», elle doit répéter à chaque nouvelle reprise, et répéter en scène.

—Si on me le demandait sans que j'y fusse préparée, déclare-t-elle volontiers, je ne saurais dire un vers du «Passant».

C'est en raison de cette disposition particulière de sa mémoire, qui nécessite un travail rapide mais constant, que Sarah Bernhardt a l'horreur profonde de «dire dans le monde».

—

D'ailleurs, pour elle, cela n'est plus vraiment de l'art. Son art, son art si personnel, est inséparable de la scène et des études de la scène. Il suffit, au reste, de la voir diriger une répétition pour en demeurer convaincu.

Sur les planches, dans le cadre du théâtre sans décors, un couple évolue, ou distant, ou proche, ou enlacé, gestes d'essai, mots incertains, ensemble flottant et vague. Du guignol, qui tourne le dos à la salle, la voix de Sarah, la voix qui martèle les mots et scande les syllabes, la voix jette la semence aux sillons des intelligences attentives: car elle explique, la voix, et non point seulement les mouvements du corps et des mots, mais surtout les mouvements de l'âme des personnalités que le dialogue met en œuvre. Elle dit ce qu'ils pensent, elle dit ce qu'ils veulent, elle dit quels sentiments, quelles passions les agitent, elle dit ce qu'ils rêvent, elle dit ce qu'ils sont. Et de la lumière se fait.

Aussi, quand les élèves de Sarah—ce sont vraiment ses élèves, les bons, les très bons et très originaux artistes qui l'entourent—recommencent à répéter, c'est autre chose qui passe dans leur jeu, c'est un peu de la flamme de l'artiste-maîtresse qui brille à leur front.

Mais, à son tour, le plus souvent n'ayant point de manuscrit en main, elle entre dans le drame. Et rien ne trouble jamais l'harmonie idéale, ni dans sa personne, ni dans son costume. Ses costumes, au demeurant, sont peu différents à la ville de ce qu'ils sont à la scène. Ils restent très théâtre, correspondant assez exactement à sa manière d'interprétation, puisque, avant tout, elle s'y montre elle-même. Qu'elle joue «Théodora» ou «Magda», «Phèdre» ou les «Mauvais Bergers», c'est toujours ondulante, en de longues tuniques qu'on la voit.

Tunique chargée de pierreries; tunique de dentelles légères et de soie molle; tunique classique, sévère dans ses plis; tunique misérable, élimée, sans couleur, tragiquement haillonneuse: ce sont les tuniques de la continuatrice de Jean Roule, de l'épouse de Thésée, de la comédienne passionnée, de l'impératrice du ruisseau. En répétitions, Sarah Bernhardt, comme le soir devant le public, comme dans sa loge, comme chez elle, se meut toujours en de flottantes étoffes de tons jolis et qui la dressent en dehors de la banalité, loin du quelconquisme apparent de tous.

Après qu'on l'a vue, voici qu'on l'entend, et que chante en beauté la harpe de cristal.

—

Du même coup, à présent, on l'écoute et on la contemple.

La voix s'accorde aux gestes, et les gestes, orchestrés sur la pensée, font naître des paysages idéaux. Car tout, en elle, est évocateur, et tout ce qu'elle sait, et tout ce qu'elle voit, et tout ce qu'elle sent, monte en décor autour de ses attitudes: les bras haut levés, ses mains claires frémissent, et voici que, à travers ses doigts, chantent des brises parfumées; ses yeux se paillettent de joie, et des rayons d'ardent soleil tombent des ciels glorieux; du crépuscule atténue l'éclat de son regard et de la nuit se répand, où meurt sa dolente silhouette: un sourire s'éveille à l'ourlet subtil de sa bouche et des bouquets de baisers se chantent au clair de lune; ses sourcils se froncent, ses traits se contractent, ses larmes coulent, et c'est de la tristesse, et c'est de la douleur, et c'est de la mort.

Rehaussant le charme infini de sa voix, une autre voix, par instants, traîne, nasillarde. C'est le souffleur qui «envoie» des mots, des phrases, des bouts de répliques. Et Sarah se fâche—elle se fâche facilement contre le souffleur—et Sarah s'énerve, et Sarah s'irrite, et Sarah, Sarah la grande, l'impériale Sarah, frappe du pied et crie une interjection violente vers la coulisse, où, à la Renaissance, se tient habituellement le souffleur.

Cette violence est presque toujours emprise dans les mêmes syllabes:

—Tonnerre! à quoi pensez-vous?

—Ah! ça, tonnerre! qu'est-ce que vous faites? Tout à l'heure vous m'envoyiez trop, maintenant vous ne m'envoyez plus assez.

—Mais, tonnerre! ce n'est pas ce mot là, vous me laissez aller et je me suis trompée.

Si, parfois, le mot qui lui vient n'est pas tout à fait exact, elle en a du moins conscience, et s'aperçoit aussi rigoureusement de ses erreurs que des fautes de ses partenaires, de ces partenaires qui lui donnent généralement plus de mal qu'elle-même, et dans la précision de leur mémoire, et dans leur sentiment de la composition.

Un rôle, pourtant, l'obligea à peiner davantage quant à elle qu'à l'égard de son entourage: le rôle de Lorenzaccio, qu'elle voulut «vivre en homme». D'autres furent plus longs, celui de Théodora, par exemple, plus violents, comme celui de Phèdre, plus délicats, tels que celui de Marguerite Gautier; mais toutes ces figures étaient des femmes, et si variées, si opposées qu'elles apparussent, elle en trouvait en soi la substance intellectuelle. Avec Lorenzaccio, elle se vit tenue à une transmigration de pensées, elle dut transposer ses sensations dans un ton dont elle ne savait point la clé. Mais c'est en raison de cette conscience de travail, de cette intelligence dans l'organisation qu'elle fut là, non point un «travesti», le joli, le charmant, l'exquis travesti Zanetto, «gamin qui passe en chantant», mais bien Lorenzo de Médicis en personne, l'étrange, le troublant, le terrible Lorenzo.

—

Devant tant de labeur, tant de dépense vitale, tant de prodigalité nerveuse, on se demande comment elle peut, sans apparente défaillance, rester constamment à son poste de combat.

Elle l'explique elle même, sans recherche d'originalité, sans volonté d'effet, avec la simple assurance de dire vrai:

—C'est autour de moi, c'est chez les autres que je prends de la nourriture cérébrale, que je puise des forces. Le meilleur de ce que je donne au public me vient de lui, par action reflexe. Et cela est tellement certain que mon jeu correspond aux dispositions de la salle à mon égard. Quand je sens le public bienveillant et doux, prêt aux applaudissements, je me livre tout entière, avec tendresse, avec amour, avec reconnaissance, trouvant encore que je ne m'abandonne pas assez. Au contraire, quand je le sens hostile,—et j'ai rencontré cette sensation plus souvent qu'on ne pense, notamment au début de ma rentrée à Paris—je joue en bataille, ce qui, personnellement, ne me déplait pas; seulement, si mon jeu gagne ainsi de la force, il perd de sa grâce et surtout de son homogénéité.

Ce n'est point, cette communion fluidique, la seule raison que Sarah Bernhardt fournit de sa vaillance.

—Je me quitte, dit-elle encore.

Il lui semble que, sur scène, sa personnalité subit un dédoublement, qu'elle joue comme elle rêve, intensément, et sans que la fatigue se proportionne à la dilapidation vertigineuse de la pensée. D'abord qu'elle quitte les planches, un frémissement d'au delà flotte sur la réalité, de même que l'impression d'un songe vibre, en ondes troubles, sur les premières minutes du réveil. Plus l'extériorisation est violente, plus l'état transitoire persiste. C'est ainsi qu'un jour, à la suite d'une des dernières répétitions de «Lorenzaccio», il lui arriva, remontée dans sa loge, de parler à sa femme de chambre, en se mettant au masculin. Des amis étaient là que la distraction égaya fort.

Elle pénètre les personnages et respire leur atmosphère avec une surprenante acuité, aussi veut-elle que rien ne s'accomplisse où elle n'ait fêté le regard de sa divination. Durant les premières répétitions elle est donc toute à son entourage.

Parfois, quand ses camarades tardent trop à comprendre ce qu'elle a saisi lors de la lecture, un peu d'énervement l'agite, a voix blanchit et se tend, mais les mots restent quand même corrects et d'autant plus doux que le ton devient plus rude.

—Ce n'est pas cela, ma mignonne.

—Holà! holà! mon petit, vous vous trompez.

—Vous n'y êtes pas du tout, ma chérie.

—Voulez-vous revoir la réplique, mon ami.

Et les réponses arrivent, respectueuses et brèves:

—Oui, madame.

—Bon, madame.

—Bien, madame.

On ne discute point. Non parce que l'on craint, mais parce que l'on sait. Sarah ne se trompe guère, et si, par hasard, elle commettait quelque erreur, elle serait la première à la reconnaître.

Et puis elle connait si bien ce dont elle parle, elle voit avec tant de netteté les choses se lever derrière la rampe, qu'on serait mal venu à ergoter sur ses observations, même quand elles coupent une réplique sur laquelle, au mépris de l'ensemble, un acteur comptait personnellement.

Quand viennent les dernières répétitions, tout est au point, et c'est alors seulement que Sarah se donne sans réticences. Ces essais-là lui causent plus de fatigue que les représentations, car elle n'y obtient point, pour son cerveau, la nourriture magnétique de toute une salle, qu'exigent impérieusement ses nerfs. Parfois, après une scène où des larmes ont coulé de ses yeux,—car elle pleure réellement,—elle gagne les coulisses avec un arrière-sanglot dans la gorge ainsi qu'il advient aux enfants qui ont beaucoup pleuré. Elle préfère à ces sensations aiguës les plus douces émotions des reprises. Là elle découvre de nouveau la pièce, sans s'exalter, et éprouve, devant l'œuvre, la même impression qui saisit l'âme à revoir un tableau très aimé, devenu lointain dans la mémoire, et qu'on retrouve le même qu'autrefois, mais autrement et plus complet.

Car c'est une chercheuse, une raisonnée, bien plus encore qu'une instinctive. Pour mieux dire, c'est une visionnaire qui, dans l'agitation de ses nerfs, dans la trépidation de toutes ses fibres, dans la tension exaspérée de sa volonté, aura vécu mille vies, attendu qu'elle aura été, tour à tour, pour une soirée, pour un heure, Phèdre, Marguerite Gautier, Zanetto, Magda, la Samaritaine, Lorenzaccio, aujourd'hui Anne, et bientôt Hamlet.

Or, selon qu'elle le dit elle-même, elle n'aura pas appris à être tout cela, elle aura senti battre tous ces cœurs dans sa poitrine et penser tous ces cerveaux par de là le marbre de son front.

QUELQUES COLLECTIONS.

A propos de la riche collection d'éventails, de montres et de tabatières de la comtesse de Verne, voici, quelques objets de ce genre particulièrement précieux et leurs possesseurs :

S. M. la reine Victoria possède un richissime évantail Louis XIV ayant appartenu à Marie-Antoinette.

La baronne de Pages en possède un à paillettes de Mme Beauharnais, un en tulle brodé d'argent de la duchesse de Berry et un autre en soie bleue pailleté à sujet brodé ayant appartenu à Mme Récamier.

Mme Furtado-Heine avait aussi une très riche collection d'éventails.

Chez les amateurs de tabatières :

Une tabatière ronde de Reuberg de Dresde au chiffre de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, se trouve entre les mains de Mme de Montgermon.

Mme de Thuisy possède une petite boite ovale Louis XVI, en or guilloché, émaillé rouge, ayant appartenu à la grande Catherine. Ce petit bijou avait été adjugé en 1881, à la vente L. Double, 11,500 francs.

Il faut rappeler aussi que M. Coquelin ainé possède la montre de Molière sur laquelle on lit: "Crépy, à Molière." Crépy était l'oncle maternel du grand auteur comique.

Le téléphone dans les nuages.

L'administration des télégraphes du royaume de Bavière vient de faire installer un téléphone au sommet du Zugspitze, la plus haute cime des Alpes allemandes, à 3,200 mètres d'altitude—et ce n'est pas exagérer que de dire que ce téléphone est dans les nuages, car la cime du Zugspitze est, en effet, presque constamment au-dessus de la zone des brouillards.

De cette station, on peut causer avec Munich, Stuttgard, Dresde et même Berlin.

Et cependant, cette station téléphonique, la plus haute perchée de l'Europe, n'est pas la plus élevée du monde. C'est naturellement l'Amérique qui détient le record téléphonique en altitude. Le bureau de Pike's Peak, aux Etats-Unis, est situé, en effet, à 4,330 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les Poitrinaires éprouvent un grand soulagement par l'emploi du Pectoral-Cerise d'Ayer. Nul remède n'est si efficace.

EST-CE POSSIBLE ?

O France, est-ce possible
Tout ce vacarme-là,
Honteux, inadmissible,
A propos d'un Zola !

Et quels peuvent bien être
Les gens que l'on entend
Crier : " Vive le traître ! "
Sur un mode éclatant !

O France, ô noble amie
De l'honneur sans affront,
Quel souffle d'infamie
A passé sur ton front !

S'il est un mot infâme
Horrible, tu le sais,
Pour l'homme, pour la femme,
Et qui n'est pas français,

Un mot que nul n'affronte
Sans perdre la raison,
Un mot qui dit la honte,
C'est le mot *trahison*

J. G.

CARAVANE FÉMININE.

Les journaux anglais racontent que, parmi les nombreuses expéditions qui étaient en préparation pour la région Klondyke, il y en avait une qui attirait particulièrement l'attention.

Elle devait partir de New-York le 1er décembre, étant entièrement composée de femmes, au nombre de soixante. Chacune de celles-ci contribuait aux frais communs pour une somme de 800 dollars (4000 fr.). Une fois à Dawson City, centre de la région minière, où les femmes ne sont à présent que très peu nombreuses, les nouvelles arrivées devant se consacrer à des occupations diverses. Quatre d'entre elles devaient établir un hôpital dont elles se proposaient d'être les gardes-malades.

D'autres projetaient d'ouvrir des hôtels ou des boarding houses, d'autres encore des magasins. Aucune de ces femmes n'a moins de vingt-quatre ans et le capitaine de l'expédition est agée d'une cinquantaine d'années.

MOT POUR RIRE

Mari modèle.

Les jeunes époux—ils sont au premier quartier de leur lune de miel—ont assisté à une soirée mondaine des plus brillantes.

—Il parait, dit-on au mari, qu'il y avait à cette fête beaucoup de jolies femmes!

Lui, avec simplicité:

—C'est probable.... mais je n'ai pas remarqué....

KREWE OF NEREUS,

(Equipe de Nérée.)

Les messieurs dont les noms suivent sont invités a se réunir à l'Opéra Français le Lundi 7, fevrier 1898, a 7 heures p. m. pour faire partie des comités suivants :

Comité de Réception.

M. L. MONROSE, Chairman.

F. F. Myles	H. Laroussini
Armand Capdevielle	Walter C. Flower
Thornwell Fay	Paul Gelpi
Geo. H. Dunbar,	Dr Geo J. Friedrichs
A. A. Maginnis	Edw. Toby
Jules Mazerat	Geo. B. Penrose
W. C. Soria	Frank B. Dunbar
N. R. Roberts	A. J. Forstall
A. L. Monnot.	

Comité du Bal.

M. N. HOSKINS, chairman.

W. R. Irby.	Jas S. Richardson.
Albert Tolédano.	U. Laroussini Jr
Geo H. Théard.	Leonard Matthews.
Robt T. Hardie	Allard D'Heur.
Bernard McCloskey	Fernand et J. Gelpi,
Dr Geo K. Pratt.	J. C. Febiger Jr.
L. Sidney Ball.	Percy H. Davies.
P. I. Simpson.	Geo W. Clay.
Jno F. Tobin	Geo S. Kausler.
Robt. Christ	W. Mietenberger.
Chas P. Johnston.	Jno May.

Les portes s'ouvriront à 7 heures 30 du soir, le rideau se lèvera à 9 heures précises.

Les voitures arriveront du côté de la rue St-Louis, et après avoir déposé leurs occupants, se retireront du côté de la rue Toulouse.

Les messieurs ne pourront occuper des sièges qu'après que les dames auront été placées.

Il ne leur sera pas permis d'obstruer les allées, ni de descendre dans la salle de bal, à moins qu'ils ne soient en tenue de rigueur.

Les dames portant chapeaux et qui ne seront pas en grande toilette seront conduites aux étages supérieurs et ne seront pas admises dans la salle de bal.

Les invités sont prévenus que pour être admis au théâtre il leur faudra présenter leurs cartes d'invitations, lesquelles sont strictement personnelles et ne peuvent être transférées.

Les messieurs sont priés de ne pas s'approcher de la salle où l'on dansera avant qu'ait eu lieu la cinquième danse des masques.

Il ne sera pas donné de billets de sortie.

6fev—1f

---

de son retour et ensuite m'ouvrir les portes du château et de me donner les moyens de pénétrer jusqu'à elle....

—Moi ?

—Est-ce impossible ?

—Non peut-être.

Un doute vint à la brave femme.

—C'est que je ne voudrais pas qu'il arrive malheur à Madame, observa-t-elle.

—Ne crains rien.

—Je ne me le pardonnerais pas....

—Tu me connais....

—Oui, mais avec des têtes comme la vôtre, on ne sait jamais....

La femme du jardinier hésita mais, avec une sourire forcé, elle acheva tout de même :

—Vous m'avez l'air un peu.... exalté monsieur Jean, presque coléreux....

Par un puissant effort sur lui-même, il se rasséréna.

—Je te jure que je ne veux que m'expliquer avec ta maîtresse, tranquillement sur des points qu'elle sera bien aise de régler.. Puisque nous allons vivre dans le même pays, il faut nous entendre....

—Oui, oui, mais jurez-moi de ne rien faire de mal !....

—Sur mon salut !

Mélanie déclara bravement :

—Vous n'avez pas pu vivre ensemble, mais ça n'empêche pas que Madame ne soit une bonne personne..Tout le monde l'aime dans le pays, je peux bien vous le dire sans vous offenser.

—Je le sais....

Jean Redon ajouta, d'un ton débonnaire :

—Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, voilà tout ! Ah ! si j'avais été mieux inspiré, ma pauvre Mélanie !

—Qu'est-ce que vous auriez fait ?

—Pas besoin de te le dire ! Tu le devines bien !....

Elle rougit jusqu'aux yeux.

—Je n'étais pas une femme pour vous, monsieur Jean, déclara-t-elle, vous qui aviez fait des classes et qui étiez riche !...

Allons donc, une belle fille comme toi, si bonne, si capable, et toujours gaie! Nous aurions vécu heureux et je n'aurais jamais quitté ma Sauvagère. Ton vieux maître, le père Foucart, me l'a répété bien souvent.

Un frisson de plaisir passa dans les veines de la brave femme.

Un souvenir de jeunesse lui chatouillait le cœur.

Elle se secoua.

—Ce sont des choses auxquelles il vaut mieux ne pas penser, dit-elle. Pour en revenir à Madame, ce que vous devriez faire, ce serait de vous remettre avec elle, mais il est peut-être trop tard, après tout ce qui s'est passé.

—Chut ! dit-il, ma fille !

Jeanne revenait vers son père et le landau qui les attendait.

Déjà Moulinet faisait claquer son fouet.

La Gérarde était de retour près de son ancien maître qu'elle avait suivi dans sa retraite.

De temps en temps, les jours de presse, elle allait donner un coup de main à l'auberge des Deux-Biches, pour se distraire.

On se dit au revoir. Les mains se serrèrent et l'équipage se remit en route.

Le père Foucart, toujours sur son banc en espalier au soleil qui baissait à l'horizon, serrait les lèvres en réfléchissant.

—Qu'est-ce qu'il t'a dit, ce pauvre Jean ? demanda-t-il à la femme du jardinier de Bussey.

—Il voudrait revoir la comtesse....

—Pourquoi faire ?

—Pour lui parler.

Le vieux haussa les épaules.

—Veux-tu que je te donne un bon conseil qui ne te coûtera rien ? dit-il.

—Je vous écoute.

—Ne te mêle pas de leurs affaires! Ils sont assez grands pour s'en arranger tout seuls.

Et dans sa barbe blanche qu'il n'avait plus le courage de raser et qui envahissait peu à peu sa peau de vieux chasseur, couleur brique, il marmotta :

—Ce n'est pas difficile à voir.. Il est fou, positivement !

Il hocha la tête d'un air mécontent.

—M'est avis, pensa-t-il, qu'il aurait mieux fait de rester là-bas, pour lui et pour les autres.

De Châtillon à Souvilly, la distance est assez longue et le pays accidenté.

En arrivant aux sommets de Chevannes, la jeune fille, restée muette depuis que le landau avait quitté Châtillon, demanda brusquement à son père :

—Qu'est ce que c'est que ça ?

Dans les lointains, on aurait dit qu'un incendie gigantesque s'allumait en pleine forêt.

Une masse énorme flambait à l'horizon.

—Ça, murmura-t-il, c'est le château de Bussey.

Les derniers rayons du soleil couchant, rouges comme du sang, frappaient en plein les innombrables fenêtres de la colossale bâtisse.

C'était effrayant et superbe.

—A qui est ce château ? reprit Jeanne.

—A une dame veuve.

—Qui s'appelle ?....

—La comtesse de Bussey.

—Elle est vieille ?....

—Pas trop.

Jean Redon ajouta d'un ton de contrariété :

—Que t'importe, puisque tu ne la connais pas ?

—C'est beau ! reprit-elle encore....Elle est riche, cette dame ?

—Sans doute, autrement elle ne posséderait pas une maison comme celle-là.

—Elle y demeure ?....

—Quelquefois.

—Et le reste du temps ?....

—Où elle veut....à Paris.... ou ailleurs....Quand on a des millions, n'est ce pas chez soi partout !....

—C'est loin de la Sauvagère, Bussey ?

—Quatre lieues.

—Ce ne serait que l'affaire d'une promenade à cheval....Si tu veux nous irons voir....

Elle répéta machinalement :

—C'est beau...c'est très beau !

A quoi songeait-elle ?

Jean Redon ne répondit pas.

—Plus vite, Moulinet, ordonna-t-il, afin d'échapper à ces questions.

La voiture roula rapidement au milieu de taillis qui, peu à peu, devinrent de plus en plus sauvages.

Elle avait quitté le Nivernais pour entrer en plein Morvan.

De grandes bruyères et des étangs rompaient ça et là la monotonie des bois semés de pierres noires qui émergent du sol comme dans la lande bretonne.

—Que c'est triste ! dit la jeune fille en soupirant.

L'aspect du pays changea de nouveau au moment où la nuit commençait à s'assombrir.

La route suivit les bords d'une vallée fertile enfoncée entre deux coteaux boisés.

Bientôt un clocher éleva sa flèche d'ardoises au-dessus d'une sorte de bouquet de noyers et de cerisiers. La cloche sonna comme si elle eût voulu saluer l'arrivée des maîtres de la Sauvagère.

C'était tout bonnement l'angélus du soir qui égrenait ses notes argentines.

—Souvilly ! dit Jean Redon au moment où le landau traversait l'unique rue du petit bourg.

—Te voilà heureux, père ? demanda Jeanne.

—Pourquoi ?

—Parce que c'est là ton pays.

—Que j'aurais voulu ne jamais quitter....

—Le village où tu es né....

—C'est vrai.

—Où tu t'es marié !....

Il tressaillit.

Pourquoi le fixait-elle avec tant d'insistance en évoquant ce souvenir ?

Il répondit avec effort :

—Il y a longtemps !

Le landeau s'éloigna du village.

En arrivant à la limite du parc de la Sauvagère, il passa devant une assez jolie maison entourée d'un jardin.

Une vieille servante, à la face rébarbative, était assise au frais, près de la barrière blanche.

Jeanne se dressa debout dans la voiture, posa sa main gantée sur l'épaule de Moulinet et dit :

—Arrêtez.

Il obéit.

Et aussitôt la jeune fille s'adressant à la femme assise près de la porte, lui demanda :

—N'est ce pas la maison de M. le capitaine Tonnelier ?

—Oui.

—Il est chez lui ?

—Non.

—Où donc est-il ?

—A Paris, chez madame la comtesse de Bussey.

Le ton ironique avec lequel fut prononcée cette petite phrase arrêta les questions qui se pressaient sur les lèvres de Jeanne.

Elle dit simplement :

—Je vous remercie, madame. Allez !

Elle se rassit et regarda son père.

Il était très pâle, mais résolu, prêt à tout.

En entendant l'angélus de Souvilly, il s'était dit que l'heure des explications sonnait !

Il n'essayait pas de se soustraire à cette inéluctable nécessité.

Comment eût-il fait d'ailleurs?

Il connaissait sa fille.

Elle avait son sang, son âme, son énergie, sa volonté.

Il le savait.

Le landau s'engagea dans la courte avenue qui conduit au château de la Sauvagère.

Maintenant on pouvait donner ce nom à l'ancienne ferme des Redon.

Elle avait subi une complète transformation sous laquelle cependant l'émigrant, de retour dans la patrie, ne pouvait méconnaître l'ancien logis paternel.

Lorsque les chevaux s'arrêtèrent au perron, Jean Redon reçut sa fille dans ses bras et la serra contre lui avec la frénésie